



Sport

À l'arrivée du marathon des Jeux olympiques de Rio, l'Éthiopien Feyisa Lilesa croise les poings au-dessus de sa tête en signe de protestation contre le gouvernement éthiopien. Viual/Icon Sport



Ces gestes de sportifs pour changer le monde



Dans la tradition de la trêve du 24 décembre 1914, durant laquelle des soldats ennemis s'étaient réunis autour d'un ballon de football, les initiatives de sportifs pour faire avancer une cause ne sont pas si rares. 2016 a été fertile, avec les coups d'éclat du marathonien éthiopien Feyisa Lilesa et du joueur de football américain Colin Kaepernick.

Quelques rares pas-sants avertis font parfois le détour par Ploegsteert, une commune belge située à 10 km de la frontière française, où Michel Platini a inauguré en 2014 une stèle installée pour rappeler l'épisode du 24 décembre 1914. Ce soir-là, des soldats anglais et allemands étaient sortis de leur tranchée pour disputer un match de football. Cet épisode fameux, dont l'esprit inspira le célèbre film *Joyeux Noël*, de Christian Carion (2005), est le premier cas connu de l'histoire récente où des sportifs ont pris leurs distances avec une situation politique qu'ils réprouvaient.

Les exemples se sont ensuite multipliés au cours d'un XX^e siècle qui a vu des athlètes souvent pris en otage par la politique ou la diplomatie. Le geste de l'athlète allemand Luz Long, qui avait été le premier, sous les yeux du chancelier Hitler, à congratuler Jesse Owens, l'athlète noir quadruple médaillé d'or aux Jeux de Berlin en 1936 qui venait pourtant de le battre (*lire encadré*), est ainsi resté dans l'histoire. Les deux hommes sont ensuite restés amis jusqu'à la mort de Luz Long au front, en 1943.

Le racisme ou la défense d'une

minorité est d'ailleurs au cœur des principales manifestations individuelles qui ont émaillé l'histoire du sport. La plus célèbre est celle de Tommie Smith et John Carlos, médaillés d'or et de bronze du 200 m des Jeux de Mexico. Protestant contre la ségrégation raciale aux États-Unis, les deux sprinteurs américains ont levé un poing ganté de noir durant l'hymne national américain, ce qui leur a valu un bannissement immédiat du village olympique et une radiation à vie du CIO.

Dans un autre registre, on trouve le geste du perchiste polonais Wladyslaw Kozakiewicz, médaillé d'or aux Jeux olympiques de Moscou en 1980, qui salua le public moscovite d'un bras d'honneur. Cette provocation visionnaire, l'année même des grèves des chantiers navals de Gdansk qui porteront le premier coup à l'empire soviétique, fut qualifiée par sa fédération de « *spasme musculaire* », manière diplomatique d'épargner au perchiste toute sanction.

Aux Jeux de Sydney en 2000, la coureuse de 400 m australienne Cathy Freeman fit un tour d'honneur avec deux drapeaux sur les épaules, l'australien et l'aborigène. Là aussi, elle reçut la quasi-bénédictio des autorités olympiques et de son gouvernement, qui demanda officiellement pardon huit ans plus tard pour les crimes commis envers sa communauté. Le footballeur brésilien Dani Alves reçut également les félicitations de sa présidente Dilma Rousseff, après avoir mangé en 2014 la banane qu'un spectateur lui avait lancée dans un geste raciste, auquel nombre de footballeurs noirs sont confrontés dans certains pays européens.

Les honneurs nationaux sont

en revanche loin d'être acquis aux deux manifestants de l'année 2016. Le coureur de fond éthiopien Feyisa Lilesa a célébré sur la ligne d'arrivée sa deuxième place au marathon de Rio en croisant les mains au-dessus de sa tête, reprenant ainsi le signe de ralliement de la communauté oromo, ethnique majoritaire en Éthiopie, un État autoritaire où tous les postes clés sont détenus par des représentants de la communauté tigréenne. Méfiant vis-à-vis des responsables de la délégation éthiopienne, il fila faire ses bagages au village olympique avant de se réfugier chez des compatriotes réfugiés au Brésil, en attendant d'obtenir son visa pour les États-Unis. Les autorités de son pays, qui avaient vainement tenté de couper l'électricité lors de la retransmission de l'événement, l'ont déclaré *persona non grata* sur le territoire national.

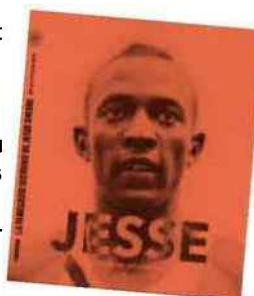
Colin Kaepernick n'est guère apprécié, lui non plus, de l'administration qui se met en place aux États-Unis. Fin août, ce joueur de football américain était devenu célèbre lors d'un match où il s'était abstenu d'entonner l'hymne national main sur le cœur, comme le veut la tradition, choisissant au contraire de mettre un genou à terre, en signe de solidarité avec les Afro-Américains tués par des policiers blancs. « *Peut-être qu'il devrait essayer de se trouver un pays qui lui aille mieux. Qu'il essaye, il n'y arrivera pas* », avait déclaré à son égard Donald Trump juste avant son élection. Le président encore en exercice Barack Obama avait choisi, lui, de réagir plus sobrement. Expliquant que Colin Kaepernick « *avait exercé ses droits constitutionnels* » en ne chantant pas l'hymne américain.

Jean-François Fournel



La légende Jesse Owens par Maryse Éwanjé-Épée

L'ancienne recordwoman de France du saut en hauteur, aujourd'hui chroniqueuse sur RMC, publie un livre étonnant sur Jesse Owens (*lire ci-contre*). Cette édition a failli ne jamais voir le jour car l'éditeur chargé du projet a déposé le bilan. Durant les derniers Jeux de Rio, Maryse Éwanjé-Épée a donc multiplié les démarches pour tenter de sauver la publication du livre. Elle y est parvenue et on s'en félicite, car cet album racontant l'histoire complexe d'un des plus célèbres athlètes de l'histoire est passionnant. On y apprend que le président Roosevelt a longtemps tenu à distance le héros des Jeux de Berlin de 1936 pour éviter de froisser ses électeurs blancs. Ou que le FBI l'a maintenu sous surveillance jusqu'à sa mort, en 1980.



Jesse, par Maryse Éwanjé-Épée, Éd. Jacques-Marie Laffont, 232 p, 35 €.